

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**  
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris  
(Institut historique allemand)  
Band 19/1 (1992)

DOI: 10.11588/fr.1992.1.57111

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

nisse entwickelnde, grobe Bestandsaufnahme jene älteren Vorstellungen revidiert werden, die von einer geringen Befestigungsdichte im französischen Südwesten ausgegangen waren. Durch die jüngeren, systematischen Feldforschungen haben sich die Zahlen der zur Verteidigung fähigen Objekte vervielfacht, so daß man nun von völlig anderen Voraussetzungen ausgehen und ein wesentlich höheres Schutzbedürfnis, vielleicht sogar Hindernisse für eine herrschaftliche Vereinheitlichung bis in kleinste Räume hinein veranschlagen muß – ein Resultat, durch das auch die Historiker gefordert sind.

Ludwig VONES, Köln

Beiträge zur Geschichte des Regnum Francorum. Referate beim wissenschaftlichen Colloquium zum 75. Geburtstag von Eugen Ewig am 28. Mai 1988, hg. von Rudolf SCHIEFFER, Sigmaringen (Thorbecke Verlag) 1990, 172 p. (Beihefte der Francia, 22).

Les actes du colloque tenu à l'occasion du 75<sup>ème</sup> anniversaire du Professeur Eugen Ewig contiennent huit contributions: elles sont toutes issues de la plume de ses anciens élèves et sont centrées sur l'évolution du Regnum Francorum du VI<sup>e</sup> au X<sup>e</sup> siècle.

Rappelant la très forte survivance du cadre de la *civitas* comme »noyau de l'Etat franc«, Reinhold KAISER étudie les fondations de diocèses dans le royaume mérovingien au VI<sup>e</sup> siècle, en distinguant trois types de fondations et en insistant sur la nécessaire coïncidence entre limites politiques et limites ecclésiastiques dans le Regnum Francorum. Cette nécessité a pu conduire à démembrer un diocèse pour que les frontières des *regna* issus des partages recoupent les limites ecclésiastiques: ainsi fut fondé le diocèse de Laon à partir de celui de Reims, sans doute après le partage de 511, mais on constate que cette pratique suscita de nombreuses résistances au sein de l'épiscopat. Le second type de fondation résulte de la conquête progressive des royaumes burgonde et wisigothique; mais à l'exception de Saint-Jean de Maurienne, l'existence des petits diocèses frontaliers fut tout à fait éphémère. Enfin, au Nord et à l'Est du royaume on restaura les sièges épiscopaux en respectant toujours les limites administratives romaines. En revanche, la fondation de nouveaux diocèses comme celui de Constance au début du VII<sup>e</sup> siècle, qui s'appuie non sur une *civitas* mais sur un *castrum* romain, semble se conformer non plus aux limites politiques mais aux limites de peuplement et c'est pourquoi il apparaît tout de suite comme un diocèse »alémanique«, sa fondation étant directement liée à celle du *ducat* d'Alémanie. Cette coïncidence entre limites diocésaines et limites de peuplement serait également caractéristique des diocèses fondés plus tard en Germanie.

C'est sur le statut de ce *ducat* *Alemaniae* à l'époque de Pépin et Carloman (741–747) que porte l'étude de Jörg JARNUT. L'auteur éclaire d'un jour nouveau le massacre de Cannstatt et »l'abdication« de Carloman en 747: il rappelle que la campagne franque de 745 contre le *dux* d'Alémanie Théodebald est menée non par Carloman mais par son frère Pépin qui, à l'issue de la conquête, se proclame *dux* d'Alémanie au mépris du partage de 741. Dès lors, l'expédition de Carloman en 746, bien connue pour sa rare violence, aurait été tournée contre ceux qui l'ont trahi en se soumettant à son frère, des Alémaniques mais aussi des Francs, que Carloman fait massacrer après les avoir capturés par ruse en les convoquant au *placitum* de Cannstatt. Ces méthodes, inacceptables aux yeux des contemporains, auraient donné naissance à la légende de l'entrée au monastère de Carloman dans le but d'expié ses crimes, et on comprend mieux ainsi la motivation de ce maire du palais abandonné par ses fidèles et donc contraint de se retirer.

Ulrich NONN examine quant à lui la place occupée par la bataille de Poitiers dans l'historiographie actuelle, en se demandant comment le jugement historique s'est formé sur cet événement particulier. Récapitulant l'ensemble des sources contemporaines, il constate qu'elles présentent toutes Poitiers comme un événement parmi d'autres, exactement comparable aux autres victoires de Charles Martel contre les »Arabes«, notamment celle de la Berre en 737:



c'est l'ensemble de ces victoires qui retentit jusqu'à Byzance et non une bataille particulière. En consultant les sources jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle, U. Nonn ne voit pas émerger le concept historique de «la bataille de Poitiers» et en déduit donc que l'utilisation de cet événement comme fait marquant du VIII<sup>e</sup> siècle est une pure invention de l'historiographie moderne.

Deux autres contributions s'intéressent aux tentatives d'unification du Regnum Francorum à l'époque carolingienne. Heinz THOMAS envisage l'apparition des mots *theodiscus* et *teutonicus* au IX<sup>e</sup> siècle dans le royaume franc. Il insiste sur le contenu linguistique de ce mot, à l'origine sans grande portée politique: il servait à désigner la langue de Charlemagne et de ses Francs par opposition au latin. On rencontre ces mots très fréquemment dans le vocabulaire administratif de la chancellerie carolingienne et l'auteur parvient à reconstituer le petit cercle d'érudits qui emploient le mot *theodiscus* entre 830 et 870, et qui ont tous été en relation avec Saint-Martin de Tours. A la même époque apparaît l'adverbe *frenkisk* dans un texte d'Otfried de Weissenburg comme équivalent «vulgaire» de *theodiscus*. Le développement de cette littérature en langue francique à l'époque de Louis le Germanique, notamment le poème Heliand, ne montre pas du tout, comme on l'a souvent dit, l'apparition d'une conscience nationale propre au Nord de l'Allemagne, mais au contraire souligne l'effort pour intégrer le peuple saxon à l'ensemble des peuples qui sont sous la domination du roi franc. Il est en effet peu probable que ces mots «savants», formés par la chancellerie, aient eu des équivalents «populaires» qui ne sont attestés nulle part: le mot *deutsch* lui-même ne s'enracine pas dans la langue populaire mais apparaît comme une création carolingienne.

C'est à ce même dessein d'unification de l'Empire carolingien que répond la législation synodale sur les dimanches et les jours fériés étudiée par Albrecht Graf FINCK VON FINCKENSTEIN. La plus ancienne mention d'un jour férié remonte au concile de 511; mais alors qu'on constate de nombreux particularismes à l'époque mérovingienne, on décèle une tendance à l'uniformisation de cette législation à l'époque carolingienne, ainsi que des modifications dans le nombre et dans l'ordre des jours de fête: s'appuyant sur les usages romains, leur nombre ne cesse de croître pour atteindre 91 à la fin du IX<sup>e</sup> siècle, avec la généralisation des semaines pascale et pentecôtale entièrement chômées. Cependant, toute cette législation se heurte au problème de l'utilisation chrétienne de ce temps libéré pour Dieu, le souci principal restant d'extirper les manifestations culturelles païennes, au profit de l'assistance à la messe.

Les trois contributions suivantes s'attachent davantage à l'histoire de la dynastie carolingienne, et tout d'abord dans ses relations avec Byzance, analysées par Hans-Hubert ANTON à la lumière des travaux les plus récents. Ces relations, entendues au sens le plus large, reposent sur le paradoxe du nouvel empire d'Occident qui, tout en se séparant de l'empire d'Orient, lui emprunte encore largement son idéologie. H.-H. Anton montre que jusqu'à la fin des années 90 du VIII<sup>e</sup> siècle, les prétentions de Charlemagne se fondent essentiellement sur le caractère «supra-national» de sa royauté, qu'il cherche déjà à exprimer sous la forme d'une dignité impériale romaine: on le remarque notamment dans la titulature royale des *Laudes regiae* de 783-792. Charlemagne se considère comme celui qui règne sur l'ensemble des peuples d'Occident et, par la cérémonie de 800, dont l'interprétation est également rediscutée par H.-H. Anton, il met un point final au long processus de dissociation entre l'Orient et l'Occident romain, tout en empruntant pour ce faire des symboles et des rituels byzantins. Cependant, le point culminant de ce processus de séparation se place sous Louis II d'Italie, qui prétendra être le seul empereur orthodoxe romain et sacré par le Pape.

Rudolf SCHIEFFER s'intéresse quant à lui aux rapports entre père et fils à l'intérieur de la maison carolingienne qui n'a jamais manqué de descendants mâles, légitimes ou non, d'Arnould de Metz à Louis V. Or ceci a permis au roi carolingien de garantir les droits de ses fidèles en transmettant son *regnum* à un de ses fils, et on voit bien en effet quelles difficultés rencontrent les rois sans descendance qui sont peu à peu abandonnés par leurs fidèles (Lothaire II par exemple). Avoir des fils fournit donc une base solide aux ambitions politiques des souverains carolingiens, qui se préoccupent aussi souvent de l'éducation donnée à leurs



enfants. Si les conflits entre frères sont fréquents après la mort du père, la révolte ouverte contre le père reste rare jusqu'à celle des fils de Louis le Pieux. Mais même dans ce cas, le père une fois mort, le souci de veiller au repos de son âme amène chaque fils à faire des donations à l'église où il est enterré: cette dernière peut alors devenir un objet de rivalité entre les frères, comme on le voit dans la lutte entre les fils de Louis le Pieux pour contrôler le siège d'origine de la famille carolingienne, Saint-Arnould de Metz. On reconnaît donc bien ici la conscience familiale et dynastique qui est un des points forts du pouvoir carolingien.

Remontant aux origines de cette famille carolingienne, Ingrid HEIDRICH a recherché l'ensemble des fondations qui sont le fait des Pippinides jusqu'à Pépin le Bref inclus et qui se trouvent quasiment toutes dans la future Lotharingie. En suivant l'histoire de ces fondations jusqu'au début de l'époque ottonienne, l'auteur a constaté que toutes les fondations restées autonomes ont reçu des diplômes d'Otton I<sup>er</sup> entre 940 et 950. Il faut mettre ce fait en rapport avec l'intérêt manifesté par Otton I<sup>er</sup> pour la partie occidentale de son royaume dans ces années, son but étant de libérer ses fondations de l'emprise de l'aristocratie locale en s'appuyant sur la tradition familiale (et pas seulement royale) carolingienne et au besoin sur les évêques, pour construire ainsi une constellation de pouvoirs qu'on retrouvera dans le Reichskirchensystem. Cette politique ottonienne souligne donc l'importante survivance des traditions carolingiennes jusqu'au milieu du X<sup>e</sup> siècle et insiste, une fois encore, sur le rôle fondateur des Carolingiens dans la construction d'une première Europe, dont la recherche des racines est au cœur même de l'œuvre d'Eugen Ewig.

Geneviève BÜHRER-THIERRY, Paris

Brügge-Colloquium des Hansischen Geschichtsvereins, 26.–29. Mai 1988. Referate und Diskussionen, herausgegeben von Klaus FRIEDLAND, Köln, Wien (Böhlau) 1990, VI–152 p. (Quellen und Darstellungen zur Hansischen Geschichte, Neue Folge, XXXVI).

La signification de Bruges pour l'histoire du commerce hanséatique n'est un secret pour personne. Il apparaît cependant que nos connaissances sur cette question reposent pour l'essentiel sur des publications relativement anciennes, qu'il convient de compléter par de nouvelles études et de nouvelles approches. L'un des buts de ce Colloque de Bruges était justement de proposer et d'inaugurer ces nouvelles perspectives de recherches, et on peut dire que ce but a été pleinement atteint.

Les articles de Marc RYCKAERT (Geographie eines Weltmarktes: Handel und Stadtopographie im mittelalterlichen und frühneuzeitlichen Brügge) et de André VANDEWALLE (Hafen und Hafearbeit im spätmittelalterlichen Brügge) montrent l'évolution topographique de la ville de Bruges et le fonctionnement du marché brugeois. Bien que fréquentée par les navires dès l'époque romaine, la ville a connu un développement relativement tardif, comparé à celui de Dorestad ou des villes de la Meuse. Mais aux VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles, Bruges est déjà le centre d'un commerce actif avec la Grande-Bretagne et surtout avec la Scandinavie. La formation du Zwin, suite au grand raz de marée de 1134, est le point de départ du développement de la ville en direction du Nord. Le centre commercial se situe au croisement de la voie fluviale de la Reie, au bord de laquelle s'était établi le »portus« primitif, et des routes terrestres qui ont, depuis l'époque romaine, joué elles aussi un grand rôle dans ce développement. L'activité portuaire se concentre alors sur trois principaux sites: la »grande douane« au Nord, la »Place de la grue«, et la »Place du Marché«, où la »Wasserhalle«, construite au dessus de la Reie, offre sous sa voûte un abri aux bateaux qui peuvent ainsi être déchargés à l'abri du vent et de la pluie.

Les techniques commerciales des changeurs flamands et brabançons du Moyen Age sont analysées par Wim BLOCKMANS (Handelstechniken in Flandern und Brabant im Vergleich mit denjenigen der Hanse, 14.–15. Jahrhundert), qui constate que ces changeurs disposaient d'importants capitaux et pratiquaient dès le milieu du XIV<sup>e</sup> siècle une comptabilité par parties